

AU PREMIER REGARD

Cela fait maintenant cinq ans depuis la dernière fois où je t'ai vue et je n'arrive toujours pas à t'oublier. Penser à toi me fait tellement mal que j'ai l'impression de mourir. Je perds la tête, je n'ai plus toute ma mémoire à cause de ma maladie. Donc avant de te perdre, je vais réécrire tout ce que je me rappelle pour avoir un semblant de souvenir. Tu ne liras sûrement jamais ce papier car après l'avoir écrit, je le cacherai et personne ne le retrouvera. Tu ne connaîtras jamais la raison de ma cruauté alors que tout allait bien. Mais, si quelqu'un le trouve et te le donne, tu connaîtras tout mais cela risque de bouleverser ta vie. À toi de choisir si tu veux lire ce mémoire ou pas mais sois sûre de ta décision.

C'était un jour de décembre quand je te vis, assise sur un banc en haut d'une colline. Tu avais une allure désespérée, ta tête baissée cachant tes larmes. Je ne te connaissais que de vue mais je me suis senti obligé de venir te voir. Toi qui étais toujours si joyeuse, cachais en réalité une grande douleur. Je m'approchais en essayant de faire le moins de bruit possible mais le bruit de la neige me trahit. Tu te retournas brusquement, me faisant sursauter alors que j'aurais dû te surprendre. Je n'avançais plus, tu me regardais les yeux grands ouverts, les larmes ruisselant sur ton visage. Quand tu me vis, tu te dépêchas de les essuyer et tu partis sans un mot, sans un regard. Je n'arrivais pas à avancer malgré l'envie que j'avais de te rattraper, j'étais paralysé. Je me fis violence et courus te rattraper. Je te tirai dans mes bras. Au début, tu t'es débattue mais je t'ai dit, le plus doucement possible : « Pleure autant que tu veux, dans mes bras, tu seras dissimulée du regard des autres ». Et là, un torrent de larmes. Je ne sais pas si mes mots t'ont libérée mais pendant de longues minutes, tu as pleuré sur ma veste. Une fois calmée, tu t'es excusée de l'avoir salie, ce qui m'a fait un peu rire. Tu l'as mal pris et je me suis excusé sans aucune raison apparente. Tu étais redevenue celle que j'avais vue dans la rue à la sortie de nos lycées. Tu m'as remercié puis tu es partie avec un semblant de joie.

Le lendemain matin au lycée, je t'ai vu à l'abord de mon lycée. Tu attirais les regards de tous les garçons tellement tu étais belle. Une brise souleva tes longs cheveux couleur ébène, tu les ramenais derrière l'oreille. Sans m'en rendre compte, je m'étais arrêté, te fixant comme jamais je n'avais regardé quelqu'un. À ce moment-là, nos regards se croisèrent. Plus rien n'existait autour de moi, à part toi et les pétales de fleurs que soulevaient le vent. On aurait dit une scène de film lorsque les deux personnages principaux se rencontrent et qu'ils tombent amoureux au premier regard. Tu t'avançais vers moi, indifférente du fait que j'étais pétrifié sur place. Tu me saluas et me remercia encore pour hier. Tu me tendis un sac et me le mis de force dans les mains avant que je ne pus répondre quoi que ce soit. Juste après, tu t'enfuis en courant prétextant que tu allais être en retard. Tout cela s'était passé tellement vite que j'avais l'impression de t'avoir imaginée mais le sac que je tenais entre mes mains me disait que ce n'était pas un rêve. Je l'ouvris et à l'intérieur il y avait un mot et des gâteaux. En les voyant, je me rendis compte que c'était du fait maison. Cette attention me toucha énormément. Mes amis arrivèrent et commencèrent à se moquer en disant que j'avais une petite amie alors qu'ils savaient tous qu'aucune fille ne m'intéressait. Chaque fois qu'on en parlait, je ne faisais que les critiquer par rapport à leur maquillage exagéré, à leurs façons de vouloir paraître différentes de ce qu'elles sont réellement pour pouvoir sortir avec l'homme qu'elles aiment, mais avec cette fille, dont je ne connais pas le nom, c'était différent. Un rien venant d'elle faisait tambouriner mon cœur. Je ne savais pas si c'était parce qu'elle avait pleuré dans mes bras mais je crois que je suis tombé amoureux d'elle. Je n'ai qu'une seule envie : celle de la protéger. D'ordinaire,

je ne crois pas au coup de foudre et encore moins sur une inconnue. Cependant, je ne peux pas empêcher mon esprit de vagabonder vers elle. Elle est omniprésente, même absente elle m'accompagne. Il fallait que je trouve un moyen de la revoir, de lui parler de nouveau, encore et encore, pour mieux la connaître, la protéger. Si j'en parle, on me traitera sûrement de fou mais je n'en ai que faire. Si je m'arrêtais à ce que pensaient les gens, je ne serais sûrement pas en train de vivre et d'aller à l'école. C'est vrai qu'au collège, j'avais un physique assez frêle et des boutons mais depuis ma rentrée au lycée, j'ai grandi, pris du muscle et n'ai plus de boutons. Cependant, je me souviens du calvaire des moqueries des autres, du chantage des plus âgés pour de l'argent ou autre... Bref, j'ai subi ce que la plupart des enfants subissent : le harcèlement. Mon esprit a encore dérivé vers quelque chose qui n'est pas le sujet du jour. Je ne veux pas me rappeler et je préfère la vie que j'ai maintenant.

Il fallait que je trouve un moyen de la revoir puis je repensai, d'un coup, au mot qu'il y avait dans le sac. Je l'ai toujours avec moi, les années l'ayant abîmé mais c'est un peu comme un porte-bonheur. Il y avait écrit :

« Cher inconnu,

Merci de m'avoir laissée pleurer dans tes bras même si tu ne me connaissais pas. Je suis encore désolée d'avoir sali ta veste, j'espère que tu ne m'en veux pas trop. Pour me faire pardonner, je t'ai fait des cookies.

La fille du lycée d'à côté »

C'était un mot simple mais cela confirmait mon pressentiment sur les gâteaux fait-maison. En la lisant, quelque chose me frappa. Comment savait-elle que j'étais au lycée juste à côté du sien ? On aurait pu se croiser n'importe où mais elle savait que j'y étais. Peut-être qu'à la sortie de son lycée, on se croisait tout le temps et que j'avais attiré son regard, qui sait. Je me secouais la tête, je ne voulais pas me donner de faux espoirs. Pendant toute l'heure de français, je ne pus empêcher mon esprit de vagabonder, d'imaginer toutes sortes de scénarios. Mon ami me tapa l'épaule ce qui me sortit de ma transe. Je le regardai, me demandant ce qu'il voulait. Il me fit signe de monter sur le toit. Je le suivis. J'adorais ce lieu car il n'y avait jamais personne. C'était calme, j'adorais écrire ici.

- Qu'est-ce qu'il y a, Arthur ? C'est rare que tu me demandes de monter alors que tu as le vertige, lui demandai-je.

- Ben... En fait... je ne sais pas comment te demander ça...

Il était mal à l'aise, je ne savais pas ce qu'il voulait me dire mais ça m'angoissait.

- Bon allez, je me lance. Nathan, tu vois quand la fille de ce matin t'a apporté ce sac ? J'étais là. Je n'avais jamais vu une telle beauté et je suis tombé amoureux d'elle dès que je l'ai aperçu. Donc, est-ce que tu peux faire en sorte de me la présenter s'il te plaît ?

Il fermait les yeux et tenait ses mains comme s'il priait.

- Je ne peux pas, désolé. Le problème, c'est que je ne la connais pas. Je l'ai juste aidée quand elle avait besoin de quelqu'un...

- Allez, fais juste un petit effort. Pour ton ami. Organise une rencontre à plusieurs : elle invite une copine et tu m'invites et comme ça on se présente mutuellement, me dit-il avec espoir.

- D'accord, soupirai-je.

On descendit ensemble comme-ci rien ne s'était passé, mais, en réalité, ça m'énervait vraiment qu'il me demande ce service. Certes, j'ai accepté mais c'est pas pour autant que j'en ai envie mais maintenant que c'est fait, je n'ai plus le choix.

A la fin des cours, je sortis le plus rapidement possible pour attendre à la sortie du lycée d'à côté. J'avais de la chance car les horaires des deux lycées étaient décalés de cinq minutes, me permettant de faire le trajet sans me presser. Lorsque la sonnerie des filles sonna, une foule sortit. Toutes me dévisagèrent, en se demandant ce que je faisais ici. Je ne savais pas comment mon

inconnue avait pu rester devant lycée des garçons jusqu'à ce que j'apparaisse. Les garçons sont largement plus dangereux que les filles, donc de quoi j'ai peur ? Au bout de minutes interminables, ma dulcinée sortit. Je me dis que j'avais de la chance car elle aurait pu finir plus tard. Sauf que j'étais arrivé jusque-là mais j'étais incapable d'avancer. Ma timidité m'empêchait de bouger, de respirer. Je n'arrivais pas à crier pour qu'elle me remarque. Heureusement, contre toute attente, elle tourna la tête dans ma direction. Quand elle me vit, elle écarquilla les yeux. Elle s'approcha de moi et me demanda :

- Qu'est-ce que tu fais là ?
- Euh... Je voulais te remercier pour les gâteaux. Ils étaient très bons.
- Merci, dit-elle en rougissant un petit peu, je te devais bien ça.
- J'ai un ami qui t'a vue ce matin et il m'a demandé si je pouvais organiser une sorte de rencontre... Tu amènerais une copine et moi, j'amène mon ami...

Pendant toute ma tirade, je ne l'avais pas regardée dans les yeux. J'avais baissé la tête et j'avais le visage en feu. Contre toute attente, elle accepta. Je pensais qu'elle allait me frapper. Je relevai doucement la tête, lui demandant si elle était vraiment d'accord. Elle acquiesça. J'étais fou de joie. Une fois calmé, je lui demandai :

- Au fait, comment tu t'appelles ?
- Camélia, et toi ?
- Nathan. Du coup, la rencontre on la fait quand ?
- Pourquoi pas samedi, à 14 heures, devant le cinéma du quartier ?
- D'accord, ça me va. A samedi alors.
- A samedi.

Je partis rapidement. J'aurais dû la raccompagner mais j'avais atteint mes limites. J'étais tellement timide, ça m'énervait. Elle m'a sûrement pris pour un imbécile ! Les idées moroses, je rentrais chez moi. Pour me redonner du courage, je me dis que dans cinq jours je la reverrais. J'étais devenu plus joyeux. Comment une fille pouvait-elle influencer mon humeur alors que je venais à peine de la rencontrer ? Je n'arrivais pas à y croire.

Cinq jours plus tard, on était samedi. Arthur venait, donc je devais me mettre en valeur car il était le plus beau du lycée. Je partis demander conseil à ma mère pour savoir comment je devais m'habiller mais elle ne me donna pas une réponse simple. Il fallait que je sois habillé de manière classe mais pas trop habillé. Comment je pouvais faire ça ? Aucune idée. C'est là que je vis mon cuir noir. Il y avait du soleil dehors mais il faisait un peu froid. Je décidais de porter un haut blanc, pantalon noir et mon cuir. Je me dis que j'agissais comme une fille à choisir mes vêtements avec autant de soin. Quand je descendis, ma mère me regarda comme si elle avait vu un fantôme. Je lui demandai si ça n'allait pas mais elle me dit qu'au contraire, j'étais ravissant. Je la remerciai et je partis au rendez-vous. J'étais stressé mais je me dis que c'était pour Arthur. Arrivé au point de rencontre, j'attendis. J'étais arrivé une demi-heure trop tôt donc je regardais les films qu'il y avait.

Ils arrivèrent tous à l'heure dite. Camélia avait amené son amie Maria. Je la trouvais moins belle que Camélia. Pendant qu'on allait acheter les tickets, Arthur me tira par la manche et il me dit que Maria lui plaisait beaucoup. Il allait essayer de la draguer, ce qui m'arrangeait. J'avais oublié à quel point Arthur changeait de filles comme de chemises. Je les plaignais un peu d'ailleurs... Les filles avaient choisi une comédie romantique, ce qui n'était pas notre tasse de thé. Je me mis à côté de Camélia et Maria à côté d'Arthur. Le film m'avait transporté. Je trouvais l'histoire entre les deux personnages très belle. Je tournai la tête vers Camélia et Marie. Elles pleuraient toutes les deux. Je tendis un mouchoir à Camélia, elle me remercia.

Après le film, on partit dans un café pour en discuter. Arthur avait été insensible au charme de ce chef d'œuvre. Il s'était même endormi. Je prenais part activement à la discussion. On

s'amusait bien. J'avais appris que Camélia habitait à l'opposé de chez moi. Elle habitait vers le fleuve et moi, vers le centre-ville. Elle aimait les mangas, les livres, les séries et toutes sortes de films, à part ceux d'horreur. On avait tellement de points communs ! Sans m'en rendre compte, il faisait nuit. Les filles devaient rentrer chez elles car leurs parents allaient s'inquiéter. Maria et Arthur partirent de leur côté car ils habitaient dans le même coin. On leur dit au revoir. Je proposai de la raccompagner et elle accepta. Durant le trajet, aucun de nous deux ne parlait. Ce n'était pas un silence gênant. C'était paisible. J'avais l'impression d'être synchronisé avec elle. Ma main commença à bouger toute seule et elle prit sa main. Elle me la serra mais on ne se regardait pas car on était gêné. Je n'en revenais pas d'avoir fait ça. On fit tout le chemin main dans la main, sans s'adresser une seule parole, comme si on avait peur de se réveiller de cet instant magique. La voûte étoilée le rendait merveilleux. On était arrivé. On n'avait pas envie de se séparer maintenant mais elle était obligée de rentrer. Pour me dire au revoir, elle me fit une bise sur la joue et elle partit en me lâchant la main. Elle me souhaita une bonne soirée en rentrant en espérant qu'on se revoie. Je me touchai la joue, choqué qu'elle m'ait embrassé. Ce n'était pas un baiser mais ça en était assez pour moi. Je partis, regrettant de ne pas avoir son numéro de téléphone. J'allais tourner au coin de la rue quand j'entendis quelqu'un m'appeler. Je me retournai et je vis Camélia courir vers moi. Elle me disait de l'attendre. Quand elle arriva, elle était essoufflée. J'attendis qu'elle se reprenne. Elle me tendit son téléphone et elle demanda de rentrer mon numéro pour qu'on puisse s'appeler quand on voulait et s'envoyer des messages. J'étais réellement heureux, je souris comme un imbécile. Elle me dit de me dépêcher mais elle avait rougi, peut-être à cause de sa course. Je le rentrais et lui tendis son téléphone. Je reçus un message. C'était son numéro de téléphone. Je l'enregistrai et elle partit comme elle était venue. Je n'avais pas bougé, me demandant si je ne l'avais pas rêvé. Je regardai mon téléphone : j'avais bien son numéro. En rentrant chez moi, j'étais si heureux, si léger que je ne vis pas le temps passer. Ma mère devina tout de suite que tout s'était bien passé et elle voulut savoir les détails mais je ne dis rien. C'était mon secret.

Durant tout le week-end, on s'envoya des messages. On apprenait à se découvrir un peu plus chaque jour. J'avais vraiment envie de la revoir. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais hâte de reprendre les cours. Je comptais l'attendre devant son lycée le soir et la raccompagner chez elle. Je brûlais peut-être les étapes mais j'en avais besoin. Je devais quand même demander conseil à ma mère et je lui parlais de ce plan que j'avais mis au point. Elle m'encouragea, elle me dit que c'était comme deux amis qui rentraient ensemble car ils ne se voyaient pas souvent.

Chaque soir, je la ramenais. Chaque soir, on se prenait la main. Chaque soir, on se parlait des dernières nouveautés. Tous les samedis, on se voyait pour voir un film et ensuite, on allait au café ou on faisait les magasins. On s'entendait vraiment bien. Parfois, on croisait Maria et Arthur qui s'étaient mis en couple. Arthur savait que j'aimais Camélia. Il me poussait à me confesser mais même devant mon miroir je n'y arrivais pas. C'était trop dur. Je refusais de lui dire par message, je trouvais ça lâche.

Un samedi matin, je me réveillai et je me sentis courageux. On devait aller à la fête foraine. Il y avait une grande roue. J'avais décidé de me confesser en haut, au point culminant, à l'endroit où l'on voit toute la ville. On fit toutes les attractions, je lui achetai à manger. Il ne nous manquait plus que la grande roue. On monta dedans face à face. J'avais le trac. On arrivait bientôt au sommet. Je me préparais à le dire. J'avais les poumons comprimés. Ma jambe tressautait. Tout d'un coup, Camélia dit quelque chose. Je n'avais pas entendu et je lui avais dit de répéter. Elle fuyait mon regard. Je me disais que ce n'était pas possible : elle ne voulait plus me voir, elle avait un petit copain, et plein d'autres possibilités. Je me sentais de plus en plus mal. J'avais l'impression de plonger dans un puits sans fond. J'attendais le moment de la nouvelle, la redoutant plus que tout. « Je t'aime ». C'était ce que j'entendis. Je la regardai, elle était rouge comme une pivoine et elle regardait ses genoux. Mon stress s'envola et un fou rire éclata. C'était plus fort que moi. Je rigolais

de joie, me traitant de stupide d'avoir imaginé ces scénarios. J'avais les larmes aux yeux, j'avais du mal à reprendre mon souffle. La grande roue s'était arrêtée nous signifiant que c'était la fin du tour. Camélia s'enfuit en courant. Elle pleurait. C'est là que je me rendis compte de ma maladresse. Je lui courus après pour la rattraper. Je réussis à l'attraper par le poignet. Je la pris dans mes bras et je lui chuchotai « Désolé d'avoir ri, ce n'était pas volontaire. J'étais tellement soulagé que tu me dises que tu m'aimes. Je comptais te le dire au même moment. Camélia, je t'aime et cela depuis le premier jour ». Elle me regarda et me demanda si c'était vrai, quelques larmes coulaient encore. Je lui dis oui et je l'embrassai. Ses larmes avaient le goût du sel mais je m'en fichai. Je savourai pleinement le moment présent, trop occupé pour m'inquiéter du regard des gens.

Les semaines passèrent. Notre amour était comme au premier jour. Chaque rendez-vous était plus intéressant que le précédent. Je ne me lassais jamais de la regarder.

Cela faisait plus d'un an qu'on sortait ensemble quand les premiers maux de tête apparurent. Le Doliprane les calmait au début mais ça empirait. Un jour chez moi, j'avais hurlé de douleur. Mon crâne allait exploser. Je pleurais toutes les larmes de mon corps. Je n'arrivais pas à me mettre debout, mes muscles étaient tétanisés. Ma mère était montée en catastrophe, me voyant comme ça elle appela les pompiers. Je réussis à lui dire « Maman, s'il te plaît, n'en parle pas à ma copine, s'il te plaît ». Je perdis connaissance.

Je me réveillai à l'hôpital. Ma mère semblait avoir vieilli. Je lui demandais si tout allait bien et elle me prit la main. Elle pleurait, j'étais triste pour elle, même si je ne savais pas pourquoi. Le médecin arriva et m'annonça, en me préparant psychologiquement, la terrible nouvelle. J'avais la maladie de Parkinson. Je connaissais vite fait cette maladie, l'ayant vu dans un drama coréen. J'allais mourir. Cette nouvelle me frappa en plein visage, je ne dis rien. Le docteur essaya de minimiser cette nouvelle en disant que ce n'était pas douloureux si on ne résistait pas, que je pouvais vivre ma vie à peu près normalement et continuait à aller au lycée. Mais, tout cela, je ne l'entendis pas. Pour moi, cette maladie raisonnait comme traitements, hôpital, oubli. Je savais que j'allais oublier petit à petit. Je savais que je causerai de la peine aux autres. Je savais tout un tas de choses, mais je ne réalisai toujours pas. J'étais malade et condamné. Le coup fatal fut quand le médecin me dit qu'il me restait entre cinq et six ans à vivre si je prenais le traitement. Il consistait à faire plusieurs injections et je ne sais quoi d'autres. Cela ne servirait à rien car, dans tous les cas, j'étais condamné. Le seul moyen de me sauver consistait à enlever la tumeur mais les chirurgiens ne pouvaient pas le faire. Elle était placée au mauvais endroit, dans mon cerveau. Ma mère me tenait toujours la main et des larmes coulaient. Le médecin partit pour nous laisser un peu d'intimité. Je pouvais partir l'après-midi. Je pris la parole :

- Maman, je ne veux pas que Camélia souffre à cause de moi, qu'est-ce que je dois faire ?
- Ça, tu dois le décider seul, me dit-elle en me caressant les cheveux.
- D'accord. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas si terrible que ça. Je vais pouvoir vivre ma vie à fond, vu que j'ai une date limite, lui mentis-je avec un grand sourire.
- Espèce de grand idiot...

L'après-midi, on rentra à la maison. J'avais reçu plusieurs messages. J'avais convenu avec ma mère que pour tout le monde, j'avais la grippe. Camélia s'inquiétait : elle m'avait appelé cinq fois et elle m'avait envoyé une dizaine de messages. Je m'excusai et lui dis mon excuse. Deux heures plus tard, à la fin de ses cours, on sonna à la porte. C'était Camélia. Je devais jouer le faux malade. Elle avait apporté un tas de trucs à manger et de quoi m'occuper si je m'ennuyais. Elle resta

une heure mais j'avais tenu mes distances avec elle, j'étais froid. Elle a dû s'en rendre compte, c'est pour cela qu'elle est partie. Je m'endormis avec difficulté en réfléchissant à ce que je pouvais faire. Rester avec elle et lui dire toute la vérité ou la laisser s'en aller quitte à ce qu'elle me déteste ?

Je me réveillai en sursaut au milieu de la nuit. J'avais chaud. Je me levais pour aller éteindre le chauffage. Je repartis me coucher mais je mis un temps fou à atteindre mon lit. Je me souviens que le docteur avait dit que je pouvais être plus lent à certains moments. J'arrivais enfin et me couchai pour un sommeil sans rêves. Ma mère me réveilla, il devait être onze heures.

- Il faut qu'on parle, dit-elle
- Euh... d'accord. De quoi tu veux parler ?
- De ton futur. Est-ce que tu veux continuer l'école ? Il te reste encore deux ans avec le BAC et après tu n'auras pas le temps de finir tes études et...
- Maman, stop. J'y ai réfléchi. J'arrête le lycée. Je veux continuer à entretenir mes passions et surtout ne pas me lier à des personnes que je finirai par blesser. J'ai aussi décidé de quitter Camélia, quitte à ce qu'elle souffre maintenant que plus tard.
- Très bien... je vois que tu as pris ta décision... Mais sois sûr de ne rien regretter. Tu sais, si tu changes d'avis tu peux le dire. Je te soutiendrai, mais promets-moi de rester avec moi. Je ne veux pas te perdre maintenant.
- Non, ma décision est prise. Je ne changerai pas. Je vivrai en solitaire. Juste avec toi. Et, un jour ou l'autre, je ne serai plus là donc s'il te plaît, promets-moi de vivre ta vie comme il le faut.
- Bien sûr mon chéri, me rassura-t-elle en me prenant dans ses bras.

Je voyais bien qu'elle était triste mais je ne pouvais pas faire souffrir mes amis. J'arrêtais l'école car ça nous coûtait trop cher et avec les frais médicaux, je ne pouvais pas me permettre. En plus, je ne peux pas me lier et devenir encore plus proche des autres que je ne le suis. Ça me fait souffrir mais mon sacrifice est nécessaire pour que leur vie continue. Je refuse de parler de ma maladie à quiconque. Seule ma mère et moi sommes au courant.

Le lendemain, je partis à l'école pour leur dire que je ne reviendrais plus. Avec ma mère, on avait dit que je déménageais. C'était le mensonge que je servis à tous les gens autour de moi. J'avais dit au revoir à toute ma classe. C'était fou le nombre de gens qui me disaient au revoir alors que je ne leur avais jamais parlé. Le plus dur était à venir. Il me restait Camélia. Rien que d'y penser, j'avais envie de pleurer. Je l'attendis devant son lycée à l'heure habituelle. Quand elle me vit, son visage rayonna. Elle était contente de me voir en pleine santé. Égoïstement, je l'embrassai avec passion comme jamais je ne l'avais embrassée, mais j'en avais besoin. Je voulais graver ce moment dans ma mémoire. Quand je la relâchai enfin, on partit en direction de sa maison. On s'arrêta au banc habituel pour regarder le fleuve. Je me lançai :

- Camélia, je déménage à l'autre bout du pays.
- Ah... et ? Je te verrai juste moins souvent, ce n'est pas grave. On se verra pendant les vacances. C'est juste soudain...
- Non, tu ne comprends pas. Je vais habiter à plus de six cents kilomètres de toi et je ne veux pas d'une relation à distance et...
- Pas question que tu rompes avec moi juste à cause ça. Ce n'est pas une vraie raison ! Je refuse ! s'écria-t-elle.
- Ouais et moi, je refuse d'avoir une relation à distance !
- Dans ce cas, pars habiter chez Arthur ou même chez moi. Si on est deux, on peut tout vaincre. Après tout, on dit que l'amour est plus fort que tout.
- Non, l'amour rend faible et je ne vais pas m'inviter chez toi ou chez mon ami. Je ne voulais pas te l'annoncer comme ça, mais depuis quelque temps, je ne ressens pas la même chose qu'auparavant...

- Je ne veux pas y croire. Tout à l'heure, tu m'as embrassé comme jamais, dit-elle les larmes aux yeux ce qui rendait encore plus dure la séparation.
- Tu ne comprends pas ? m'écriai-je. Je ne t'aime plus !

Sur ces mots, je partis sans me retourner. Elle pleurait, je le savais. Je l'avais blessé. Je n'avais qu'une seule envie, c'était de lui raconter la vérité mais je ne pouvais pas c'était trop dur. Au coin de la rue, une fois que j'étais assez éloigné, je permis à mes larmes de couler. J'étais tellement triste, tellement désemparé. Je rentrais chez moi beaucoup plus tard, les yeux rouges. Ma mère sut tout de suite ce que j'avais fait et elle vint me prendre dans ses bras, me laissant pleurer. Ce soir-là, je suis monté dans ma chambre à écouter des musiques tristes, à regarder des photos de nous deux et à pleurer. Je m'en voulais tellement mais le mal était fait. Je n'avais pas le droit de choisir pour toi. J'ai agi comme un égoïste en écrasant tes sentiments pour que tu puisses continuer ton chemin. J'aurais voulu qu'en te laissant comme ça, tu viennes me trouver pour me crier au visage ce que tu ressens pour moi et je t'aurais sûrement tout dit. Cependant, ça ne s'était pas passé.

Je passais mes journées à regarder la télé, à lire et à prendre des médicaments. Je sortais une fois par semaine pour aller voir un film, emprunter des livres à la bibliothèque et acheter des médicaments. A part ça, je ne faisais rien. Quelques crises apparaissaient sans prévenir. Au début, je luttais mais ça me faisait tellement mal que j'avais arrêté de me battre. J'avais accepté cette malédiction. Une fois, je t'ai croisée à la bibliothèque. Tu avais l'air bien. Je me suis caché jusqu'à ce que tu partes, ressentant de nouveau cette douleur comme le dernier jour que je t'ai vue.

Aujourd'hui, au moment où je t'écris, je me rends compte à quel point j'ai été stupide. Je n'aurais jamais dû te laisser me glisser entre les doigts car c'était à ce moment-là que j'étais vraiment heureux. Chaque jour qui passait après t'avoir quittée était encore plus dur que le précédent. Les médicaments me dégoûtaient mais quand je ne les prenais pas, j'avais de plus en plus mal. Plus j'approchais de la date ultime, plus j'oubliais de choses. Je passais de plus en plus de temps à l'hôpital jusqu'à y être tout le temps. Quand je t'écris ça, il doit me rester encore une semaine à vivre mais je n'aurai plus aucun souvenir. Pour ne pas t'oublier, j'ai mis sur ma table de nuit une photo de nous, la première qu'on a prise ensemble. Je ne te reconnaîtrais sûrement pas mais je saurais que tu as été une personne importante dans ma vie. Ma mère, chaque fois qu'elle vient me voir, paraît de plus en plus vieille à force de s'inquiéter pour moi. J'avais beau essayer de la rassurer, on savait tous les deux que c'était des mensonges. J'ai vécu ma vie comme je l'entendais. Certes, je n'imaginai pas mourir aussi tôt mais j'ai pu profiter de mes passions et de les cultiver jusqu'à la fin.

Depuis que j'ai « déménagé », je n'ai eu plus aucune nouvelle de personne vu que j'ai changé de numéro de téléphone. Est-ce que Maria et Arthur sont toujours ensemble ? Je ne sais pas mais je l'espère, peut-être sont-ils mariés. En tout cas, Camélia, j'espère que tu as trouvé un homme qui te rend heureuse. Vu que tu ne liras jamais ce mémoire, je veux te dédier mes derniers mots : Je t'aime.